



HAL
open science

Réflexions sur les localismes et le supralocalisme en anglais, en gallois et en breton

Humphrey Lloyd Humphreys

► **To cite this version:**

Humphrey Lloyd Humphreys. Réflexions sur les localismes et le supralocalisme en anglais, en gallois et en breton. *La Bretagne Linguistique*, 1996, 10, pp.81 - 95. 10.4000/lbl.6015 . hal-04596115

HAL Id: hal-04596115

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04596115>

Submitted on 31 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Réflexions sur les localismes et le supralocalisme en anglais, en gallois et en breton

Reflections on localisms and supralocalism in English, Welsh and Breton

Humphrey Lloyd Humphreys



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/6015>

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 1996

Pagination : 81-95

ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Humphrey Lloyd Humphreys, « Réflexions sur les localismes et le supralocalisme en anglais, en gallois et en breton », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 10 | 1996, mis en ligne le 03 janvier 2022, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/6015> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.6015>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Réflexions sur les localismes et le supralocalisme en anglais, en gallois et en breton

Reflections on localisms and supralocalism in English, Welsh and Breton

Humphrey Lloyd Humphreys

- 1 J'entends, dans cet exposé, présenter, de façon plus impressionniste que systématique, quelques aspects sociaux des trois communautés linguistiques avec lesquelles j'ai les liens affectifs les plus profonds. Galloisant maternel né, et élevé principalement, dans le milieu anglophone de la banlieue de Liverpool, mon mariage m'a assuré une certaine intégration à la communauté bretonnante traditionnelle du Poher. Après avoir rappelé la situation actuelle de ces langues et les faits marquants de leur passé, je passerai en revue quelques phénomènes linguistiques particulièrement significatifs.

Situation actuelle

- 2 L'anglais, de loin la langue dominante des îles britanniques, a une importance mondiale impressionnante, avec environ 300 millions de locuteurs maternels dans les pays anglophones, et au moins 100 millions de locuteurs secondaires dans d'autres pays, surtout dans les pays anglocrates. Si la régression démographique de l'anglais maternel est peut-être déjà entamée, elle est largement compensée par l'absorption linguistique des familles de nombreux locuteurs secondaires.
- 3 Les deux langues celtiques, par contre, ne survivent que difficilement. Le gallois enregistre des maximums de près de 1 000 000 de 1891 à 1931 (dont 20 % d'unilingues en 1911), mais retombe rapidement ensuite pour se stabiliser à environ 500 000 locuteurs en 1971, total équivalent aux estimations pour 1801 lorsqu'il devait représenter un pourcentage au moins quatre fois plus important que les 19 % actuels et se composer très majoritairement d'unilingues. Actuellement, les locuteurs maternels dominent largement dans les vieilles générations, tandis que la population scolaire est

dominée, sauf dans certaines zones du nord et de l'ouest, par des locuteurs secondaires. Une minorité appréciable de ceux-ci s'intègre efficacement aux usages des galloisants maternels.

- 4 Le breton a sans doute connu, en 1914, un maximum de près de 1 500 000 (dont une bonne moitié d'unilingues), et n'est guère descendu au-dessous d'un million entre 1810 et 1950. Les dernières estimations supposent à peine 300 000 locuteurs actifs et peut-être autant de personnes qui prétendent comprendre le breton. Les locuteurs maternels dominent globalement, mais sont largement dominés par les locuteurs secondaires parmi ceux de moins de trente ans, la langue ayant connu, depuis 1960, l'abandon généralisé de sa transmission maternelle.

Aperçu historique

- 5 L'anglais éclipsé par le français après 1066, est redevenu, avec maintes transformations, la langue de la noblesse et de l'État vers la fin du XIV^e siècle. Il est devenu la langue de la religion du XVI^e siècle qui inaugure sa carrière impériale, dont l'apogée se situe au XVIII^e et au XIX^e siècles, reflétant ainsi son essor industriel. Le rôle mondial de l'anglais se perpétue de nos jours grâce surtout au poids économique et politique des États-Unis.
- 6 Le gallois conserve son rôle officiel jusqu'à la conquête, en 1283, du Gwynedd, dernier bastion de l'indépendance de ce pays jamais politiquement uni. Il continue, cependant, à véhiculer une culture aristocratique brillante, ce qui facilite son utilisation ecclésiastique, que l'État imposera au niveau de la paroisse, en 1567, pour s'assurer du succès de la Réforme protestante. Après l'absorption du Pays de Galles par l'Angleterre en 1536, qui inaugure l'abandon du gallois par la noblesse, c'est la religion qui va assurer l'emploi public et solennel de la langue. C'est la religion aussi qui utilise le gallois dans une grande campagne d'alphabétisation au XVIII^e siècle, facilitant ainsi la survie du gallois dans les nouveaux milieux industriels et urbanisés du XIX^e siècle. Après le déclin de la religion, c'est l'enseignement qui devient son principal soutien. Encore globalement anti-gallois jusque vers 1890, il adopte officiellement une attitude pro-galloise en 1927, dont la mise en application, de façon variable selon les circonscriptions, s'affirme surtout à partir de 1945. Des lois de 1967 et de 1993 définissant le statut légal du gallois, confirment sa reconnaissance par l'État sinon son égalité avec l'anglais. La création d'un ministère gallois en 1964 (le Welsh Office, dont les bureaux se trouvent pour la plupart à Cardiff) ainsi que l'expansion considérable des médias ont augmenté nettement la valeur marchande du gallois.
- 7 On peut supposer que le breton ait été la langue d'une aristocratie jusqu'au XIX^e siècle, mais les indices sont très fragmentaires (quelques gloses, quelques allusions dans des vies de saints ; par contre aucun texte, aucun témoignage incontournable). Ce qui est plus sûr, c'est que, dès 850, une large zone complètement romanisée est assimilée à la Bretagne, zone qui plus est, comprend Rennes et Nantes, deux villes qui dominent son histoire depuis. La Bretagne devient et reste un pays bilingue, donc biethnique, mais dès le début du XII^e siècle, les ducs ne parlent plus le breton et il n'y a aucune trace de son emploi officiel – ce qui n'exclut pas l'utilisation orale courante du breton par des nobles et des notables dans leurs rapports avec les masses unilingues en zone bretonnante. L'infériorisation du breton remonte très loin dans le passé et l'état piteux dans lequel il se trouve, de nos jours, doit peut-être bien plus à la politique de ce

« héros national » Nominoë, qu'à celle de ce « jacobin acharné » Jules Ferry. L'exclusion du breton des écoles, particulièrement rigoureuse sous la Troisième République, cesse légalement en 1951, mais son enseignement reste précaire et fragmentaire, encore de nos jours, malgré une expansion nette depuis les années 1970. On peut constater actuellement une augmentation de l'utilisation symbolique du breton dont la cote n'a peut-être jamais été si haute.

Le cas de l'anglais

- 8 Il est significatif qu'un des noms les plus courants de la norme linguistique de l'anglais – *the Queen's English* – la relie au symbole même du pouvoir de l'État. Cette norme s'est développée autour de la cour royale et du monde aristocratique et parlementaire qui lui était proche ainsi que dans les échelons supérieurs des professions légales, ecclésiastiques et financières. Le centre géographique de ce monde était la capitale, Londres, appuyé par les capitales intellectuelles d'Oxford et de Cambridge, et de la capitale religieuse, Canterbury. Une norme s'est élaborée à partir de l'usage de la bonne société londonienne avec de nombreuses influences des South-East Midlands.
- 9 Jusqu'au XVIII^e siècle, on estime que l'anglais de toutes les classes sociales était plus ou moins marqué par les localismes ambiants. Cependant, la noblesse et la grande bourgeoisie qui fréquentaient la cour et qui participaient à la vie mondaine de la capitale, devaient graviter vers ses usages linguistiques, soit par simple immersion, soit par imitation consciente. La promotion de ces usages en norme a été singulièrement favorisée par le développement, surtout au cours du XIX^e siècle, de ce système de pensionnats privés qu'on appelle *public schools*. Les fils (et dans une moindre mesure les filles) des nobles et, de plus en plus, des grands négociants et industriels y passaient le gros de leur jeunesse, séparés de leur famille aussi bien que de leurs attaches géographiques. Il s'est développé ainsi une élite sociale, politique et culturelle particulièrement unie malgré diverses dissensions internes, qui utilisait un dialecte de classe prétendu délocalisé, qui garde, tout de même, pour de nombreux provinciaux, des relents des beaux quartiers de Londres et de ces Home Counties cossus qui entourent la capitale. C'est l'anglais « RP » qu'on considère comme l'anglais de référence par excellence et qu'on enseigne aussi systématiquement que possible à l'étranger.
- 10 Pour les spécialistes, cette variété de l'anglais n'est pas l'anglais *standard* tout court – elle n'en est qu'une variante phonique, un *accent* (un accent particulièrement prestigieux, bien entendu). L'anglais standard est caractérisé par son unité grammaticale et lexicale, mais n'a pas d'uniformité phonique strictement définie. On le parle avec l'accent de telle et telle ville, de tel et tel comté. Cet accent, dans certains cas, peut être assez fort pour gêner l'intercompréhension. Le mot *dialecte* est généralement réservé à un parler typiquement rural, qui possède, outre ses spécificités phoniques, des traits grammaticaux et lexicaux qui le démarquent bien plus nettement des standards ; de tels dialectes sont rarement pratiqués par des jeunes.
- 11 L'accent prestigieux, délocalisé de l'anglais s'appelle *Received Pronunciation* – expression victorienne signifiant la prononciation acceptée dans la bonne société, représentée surtout par le sigle RP. Le terme *Southern Standard English* est vieilli tandis que *BBC English*, très courant, fait moins technique. Au chiffre supposé de 3 % de locuteurs RP en Grande-Bretagne, on a proposé d'ajouter le chiffre de 16 % pour ces locuteurs qui s'en

approchent de très près. Malgré sa présence quotidienne dans les médias, qui généralisent son intelligibilité depuis 1927, la RP n'est pas uniformément acceptable à tout anglophone et ne s'impose guère automatiquement – ses caractéristiques se répandent plutôt par infiltration sauf chez ceux qui l'imitent exprès. La RP, au sens étroit, est un puissant marqueur social, qui situe le locuteur dans la tribu des dirigeants, ou qui exprime son ambition d'y accéder.

- 12 De nombreuses expériences psychologiques indiquent que ceux qui emploient l'accent RP sont généralement considérés plus intelligents, plus efficaces, plus ambitieux, que ceux qui utilisent d'autres accents, quel que soit l'accent de la personne sondée. Par contre, ceux qui utilisent un accent régional sont considérés plus gentils, plus chaleureux, plus francs. D'autres expériences portant sur la façon dont les individus évaluent leur propre pratique indiquent que les femmes ont tendance à surestimer le caractère standard de leur anglais, tandis que les hommes surestiment plutôt le caractère localisé du leur. Les réactions négatives devant la RP s'accroissent à mesure qu'on s'éloigne de la région londonienne, s'exprimant avec une véhémence particulière au nord de l'Angleterre. Même au sud de l'Angleterre il n'est pas rare de trouver des enfants de locuteurs RP qui adoptent un accent nettement localisé pour se rendre plus acceptables à leurs contemporains. En Écosse, au Pays de Galles et en Irlande, on a tendance à interpréter cet accent comme une marque de différenciation ethnique plutôt que sociale.
- 13 Trois caractéristiques vocaliques de la RP sont particulièrement frappantes et servent d'indices socio-géographiques importants.
1. La RP utilise la voyelle [a:] dans de nombreux mots (*pass, laugh*) où tous les accents sauf ceux du sud de l'Angleterre utilisent [a] à presque tous les niveaux sociaux.
 2. Le centre et le nord de l'Angleterre ont largement conservé [ʊ], là où la RP a [ʌ] dans des mots comme *cup, butter* – avec, par conséquent, une opposition phonologique de moins. La réalisation [ʊ], si elle domine massivement dans les milieux ouvriers, devient de plus en plus rare à mesure qu'on monte l'échelle sociale, remplacée par [ə]. Comme exemples d'hypercorrections assez répandues, je peux citer ma propre prononciation des mots *sugar, butcher* /ʃʌgə, b'ʌtʃə/.
 3. La voyelle [æ] de la RP est remplacée par [a] partout sauf au sud de l'Angleterre dans des mots comme *cat, man*, à tous les niveaux sociaux. Dans ce cas-ci, cependant, la RP a une nette tendance à ouvrir cette voyelle en [a], et [æ] semble en voie de devenir une caractéristique de l'anglais ouvrier du sud-est, où [a] réalise le [ʌ] de la RP. La transcription [æ] des dictionnaires n'est guère justifiée, de nos jours, que par le fait que l'anglais extra-européen a eu la tendance contraire de fermer cette voyelle.
- 14 Les anglophones s'intéressent, dans l'ensemble, à la variété de leurs accents, qui leur permettent évidemment de situer approximativement leurs interlocuteurs, sur le plan social aussi bien que géographique – les signalements des criminels recherchés par la police comportent presque toujours une référence sommaire à l'accent. Il semble qu'il y ait une hiérarchie de préférences, floues mais relativement stables, les accents ruraux seraient les plus appréciés, selon la perspective romantique traditionnelle. Un romantisme révisé, qui idéalise l'ouvrier dans son usine, plutôt que le paysan dans son champ, a déjà commencé à revaloriser les accents des villes. De nombreux feuilletons ont familiarisé le public de toutes les régions avec les accents ouvriers de Londres, de Birmingham, de Liverpool, de Newcastle, de Glasgow. La télévision joue ainsi un rôle analogue à celui du cinéma dans la dissémination d'une connaissance de l'américain – langue qui m'était presque incompréhensible à l'âge de dix ans, mais que les enfants

actuels semblent comprendre sans difficulté. L'anglophone moyen accepte qu'on lui adresse la parole dans un accent étranger assez marqué ; s'il croit comprendre, il essaiera de répondre. Unilingue, il ne sera pas tenté d'utiliser la langue de son interlocuteur.

- 15 En anglais il existe certainement des variantes dont la compréhension totale et immédiate est géographiquement très circonscrite, et impossible avec une connaissance limitée aux seules formes standards de l'anglais. Une phrase comme / f 'arz ðə vr'ɪçt ?/, provenant du nord-est de l'Écosse, même sous une forme écrite '*Far's the vricht ?*' est loin d'évoquer l'anglais standard '*Where's the blacksmith ?*' – quel qu'en soit l'accent. Tous les anglophones, cependant, peuvent avoir recours à un standard qui permet l'intercompréhension, ces standards qu'on apprend à l'école et qu'on entend quotidiennement grâce aux médias. Il ne s'agit pas, dans ces cas, de reproduire intégralement la RP ou même un des standards des grandes villes – il suffit généralement de mitiger un peu l'accent et de modifier quelque peu le lexique.

Le cas du gallois

- 16 Le gallois, exclu de longue date des plus hauts sommets sociaux, ne connaît guère la stratification sociale nette de l'anglais. On peut observer surtout des différences entre les locuteurs selon leur niveau de culture – on distingue deux métiers cultivés traditionnellement : les enseignants et, plus anciennement, les pasteurs – d'où l'expression *siarad fel pregethwr* « parler comme un prédicateur » pour un style distingué. Il faut préciser que le gallois cultivé, était loin d'être restreint à ces métiers, d'autant plus que le système religieux encourageait la participation active et publique de tous les fidèles. Dans la communauté galloisante, on est très fier d'une tradition paysanne et ouvrière lettrée, qui a produit d'assez nombreux écrivains. Cette tradition a bel et bien existé, bien qu'une idéalisation romantique en ait exagéré la portée ; jusque vers 1980, la plupart des spécialistes de la littérature galloise boudaient le XIX^e siècle pour ses insuffisances esthétiques. Son volume très impressionnant témoigne, cependant, de son importance et l'approche plus sociale des chercheurs actuels nous permettra de mieux comprendre sa signification. Actuellement, étant donné la consolidation d'une bourgeoisie de locuteurs maternels, surtout intellectuelle et administrative, d'origine ouvrière ou rurale récente, mais souvent géographiquement mobiles, on assiste peut-être à l'élaboration d'une variété plus délocalisée de gallois de classe, propagé surtout par les médias.
- 17 Le gallois oral de tout locuteur maternel est cependant encore plus ou moins localisable, les seuls cas qui posent des problèmes étant dus aux différentes origines des parents ou bien aux migrations individuelles. La variété dialectale du gallois est dominée par un contraste entre le nord et le sud, avec des contrastes secondaires entre l'est et l'ouest. Théoriquement, il ne devrait pas y avoir trop de problèmes d'intercompréhension à base purement linguistique. Les variations phoniques et morphosyntaxiques sont relativement limitées ; il y a, par contre, d'assez nombreuses différences lexicales qui touchent beaucoup d'éléments particulièrement fréquents. La concentration périphérique de la population signifie que le pays galloisant est divisé en deux noyaux (Gwynedd au nord-ouest et Dyfed au sud-ouest) séparés par une zone de transition, profonde et parfois très étriquée, qui est beaucoup moins peuplée. Les lignes de communication favorisent peu les contacts et les gens du nord et ceux du sud se

fréquentant relativement peu, n'ont pas occasion de bien se connaître. Ceux dont l'usage du gallois est surtout oral et localisé croient souvent que le gallois de l'autre extrémité du pays leur sera incompréhensible et, ayant à leur disposition l'anglais standard, n'essaient même pas de l'utiliser.

- 18 Parmi les langues minoritaires, le gallois a l'avantage de posséder une norme écrite traditionnelle supralocale, qui est censée être le « vrai » gallois – appelé souvent *Cymraeg y Beibl* « le gallois de la Bible ». Malheureusement, cette norme est particulièrement archaïque, et n'est guère cultivée de façon systématique qu'en poésie ; la prose, même la plus érudite, fait plus ou moins de concessions à la réalité orale. Depuis 1960, il y a même eu une tentative d'aligner l'usage écrit sur l'usage parlé – surtout dans des textes enfantins ou scolaires. Il s'agit du *Cymraeg Byw* « gallois vivant », que trop de défenseurs purs et durs des normes littéraires ont interprété comme une version appauvrie de la langue dont le seul objet est de simplifier son apprentissage. Prises individuellement, ces innovations sont des modernisations parfaitement logiques – c'est surtout leur systématisation qui gêne. La norme traditionnelle a de son côté les forces de l'inertie et les meilleurs écrivains ont su la moderniser discrètement en rejetant les archaïsmes excessifs, tandis que toutes les versions « oralisantes » du gallois se heurtent à la variabilité de la langue parlée.
- 19 Si l'on compare directement le registre littéraire le plus traditionnel avec l'usage oral on peut avoir l'impression d'être en présence, soit de deux langues nettement différenciées, soit de deux étapes chronologiques d'une même langue. C'est le consensus social qui réunit ces deux variétés dans un même continuum linguistique.
- 20 Un exemple suffira pour démontrer que ces différences touchent la plupart des structures de la langue : *canant* /kanant/ dans la langue littéraire traditionnelle peut ainsi constituer une phrase complète : « ils/elles chantent/chanteront ». Dans la langue parlée – quels que soient son appartenance géographique et son niveau stylistique – le /t/ ne se prononce jamais, apportant une modification en même temps phonologique et morphologique ; il s'est amui dès le IX^e siècle et sa conservation pourrait être un latinisme. De plus, la forme /kanan/ se différencie sur le plan syntaxique, ne figurant pratiquement jamais à l'état nu. Avec très peu d'exceptions elle est obligatoirement suivie d'un pronom personnel traditionnellement écrit *hwy* /hui/, et précédée, sauf dans certaines zones du sud, par un préverbe *mi, fe* /mi, ve/, qui, même si souvent ils ne se manifestent pas sur le plan segmental, provoquent la lénition : j'ai dans mon usage oral /gananu, migananu, miganan/. Sur le plan sémantique cette forme ne connaît, dans la langue parlée, que le sens « ils/elles chanteront ». Il est courant de trouver de nos jours, dans une gamme très large de textes qui ne sont ni poétiques, ni solennels des graphies qui cernent de plus près la réalité orale : *ganan nhw, mi/fe ganan nhw, mi/fe ganan*.
- 21 Cet exemple concerne un lexème qui est présent dans toutes les formes de la langue mais il y a de très nombreux cas où il y a une opposition lexicale entre les pôles littéraire et oral. Il s'agit parfois de deux mots gallois différents, « joues », par exemple peut se dire *bochau* ou *gruddiau*, mais le deuxième mot est purement littéraire. Dans d'autres cas il y a une préférence dialectale : *(i) maes* « (de)hors » est certainement très ancien en gallois car on le retrouve en cornique et en breton, la langue littéraire l'excluait complètement, lui préférant le mot *allan*, le seul utilisé au nord. Les cas les plus frappants sont les anglicismes, admis avec relativement peu de restrictions dans le gallois oral spontané, mais souvent évités en gallois écrit : presque tout le monde dit

spontanément *iws(i)o* « utiliser », *helpu* « aider », là où la langue écrite préfère *defnyddio*, *cynorthwyo*. On pratique généralement un purisme assez mesuré ; il peut être assez systématique dans un texte écrit, érudit, mais ne l'est que rarement dans l'usage oral, car on préfère éviter de donner une impression de raideur prétentieuse dans les contacts personnels directs. L'écrivain, lui, a aussi intérêt à ne pas trop s'écarter du consensus d'un usage moyen qui évite en même temps les excès de purisme et de laxisme.

- 22 Un problème qui a pris beaucoup d'ampleur, ces dernières années, c'est celui de l'intégration des néo-galloisants. Il y a cinquante ans, les manuels présentaient presque tous une forme très littéraire de la langue et ceux qui faisaient des progrès dans cette voie invitaient la réaction « Vous parlez mieux que nous, c'est du gallois grammatical ». Depuis les années 1960 on propose aux débutants un modèle plus proche du parlé pour qu'ils accèdent plus rapidement à une pratique plus acceptable aux locuteurs maternels. En fait, il y a eu d'autres changements : si dans les années 1940 de nombreux enfants réfugiés des grandes villes d'Angleterre apprenaient le gallois efficacement, l'immersion jouait sans doute un rôle plus important que l'enseignement. De nos jours l'enseignement est souvent tout seul à pousser l'élève vers l'acquisition du gallois – aidé, il est vrai, de diverses activités périscolaires qui doivent beaucoup au fait que les Églises « non conformistes », donnent traditionnellement un rôle important aux activités associatives. Il y a un noyau solide et important de galloisants maternels lettrés, sûrs d'eux et de leur maîtrise de la langue, qui constitue un complexe de réseaux qui permettent à la langue de mener une vie socio-culturelle très active même là où elle est très minoritaire. Le néo-galloisant est ainsi amené à se conformer à leurs normes et risque peu de leur imposer ses propres usages.

Le cas du breton

- 23 Le breton connaît des variations géographiques considérables dans toutes ses structures, qui gênent, qui peuvent même empêcher l'inter-compréhension. On distingue surtout un pôle léonais au nord-ouest et un pôle vannetais au sud-est, séparés par une très large zone de transition sur l'axe Tréguier-Quimper – unie, mais loin d'être uniforme. Le haut-vannetais est le dialecte le plus divergent et a même souvent été considéré comme une « septième langue celtique » – opinion qui, tout en exprimant une certaine vérité, néglige la présence de variétés transitionnelles qui le relient au continuum. À la diversité de la prosodie du mot – très marquée – s'ajoutent des variations vocaliques et consonantiques plus ou moins systématiques : le mot *amzer* « temps » se réalise, au centre et au nord-est [*ˈãmzər*], au sud-est [*amz'i:r*]. À un moindre degré, la morphologie et la syntaxe, sont aussi touchées, mais c'est surtout la variation lexicale qui frappe les locuteurs et qui est considérée comme source principale de difficultés.
- 24 « Ce n'est pas le même breton » traduit la réaction de nombreux bretonnants devant une variété qui diffère de la leur – que ce soit par une nuance purement phonétique, que ce soit par son inintelligibilité complète. On exagère si on dit que le bretonnant maternel est emprisonné par le parler local de sa propre commune. Selon des critères purement linguistiques, il devrait pouvoir se servir de son propre parler, sans aucune difficulté dans l'ensemble de son canton et souvent dans un rayon de trente ou quarante kilomètres. Parmi les meilleurs locuteurs, la pratique varie selon la

personnalité et le métier : les plus sédentaires se seront moins frottés à d'autres parlers et auront tendance à utiliser le français – c'est le cas de beaucoup de femmes ; un livreur d'aliments de bétail, par contre, s'il a des raisons de croire que son interlocuteur parle breton, peut l'aborder dans cette langue, éventuellement adaptant son propre usage à celui du coin. Les dernières générations à être élevées en breton, cependant, ont souvent restreint leur usage aux contacts familiaux et pris l'habitude de parler français avec toute autre personne. Leur maîtrise du breton est moindre et ils sont vite dérangés par des usages qui ne correspondent pas exactement aux leurs.

- 25 Il faut se rappeler que la commune n'est pas un territoire étanche et que les natifs ne représentent généralement qu'environ la moitié de sa population, les natifs des communes limitrophes un quart. Il faut se rappeler aussi que, de nos jours encore, l'habitat est très dispersé et qu'une partie de la population habite plus près du bourg d'une commune voisine. Cette situation favorise un polymorphisme généralisé plus ou moins marqué, qui, s'il pose d'énormes problèmes au linguiste, doit faciliter considérablement l'inter-compréhension dialectale. On peut entendre dans la seule commune de Poullaouen, pour « je ne sais pas » *n'oun ked*, *n'ouzon ked*, *ouian ked*, *oaran ked*, variantes notées également dans la commune côtière de Plougrescant, qui surenchérit même en y ajoutant *n'ouveau ked*, embrassant ainsi toute la variété de l'ensemble du pays bretonnant. Si relativement peu de mots possèdent autant de variantes, qui n'ont pas d'ailleurs toutes la même importance, la coexistence de doublets me semble moins un symptôme de l'effondrement du système que de l'acceptation de la validité de la variation.
- 26 Le breton écrit du XIX^e siècle s'adressait à un public de bretonnants maternels souvent unilingues et sommairement alphabétisés. Ce breton était assez francisé lexicalement et parfois syntaxiquement, mais restait assez près du breton oral dans ses structures centrales. Il faut préciser qu'il y avait trois standards diocésains : celui du Léon, celui du Trégor et celui de Vannes. Les deux premiers correspondaient assez bien à l'usage parlé de l'ensemble de leur diocèse de l'Ancien Régime, si l'on excepte les mots les plus techniques de la terminologie théologique qui est si bien représentée dans cette littérature. Le troisième convenait assez bien à l'usage du Haut-Vannetais mais beaucoup moins à celui du Bas-Vannetais. La Cornouaille utilisait le standard léonais, qui convenait assez bien à l'usage des presqu'îles de l'ouest, beaucoup moins à celui de l'intérieur et de la zone côtière du sud-est. Le breton du Léon jouissait d'un prestige supérieur aux autres, grâce à la richesse de Morlaix et de son arrière-pays en particulier. C'est aussi le dialecte que Le Gonidec a entrepris d'ériger en norme dans sa *Grammaire celto-bretonne* (1807). Ce dialecte est au cœur de toutes les tentatives ultérieures de développer un breton normatif. Le vannetais a aussi véhiculé un important corpus écrit, mais restait encore plus étroitement enfermé dans des fonctions religieuses. Les régions à l'écart de ces dialectes périphériques – la Haute-Cornouaille et le Bas-Vannetais – sont moins bien servies par les standards. En fait, ces zones centrales sont linguistiquement très aptes à développer un breton moyen plus accessible à l'ensemble que la périphérie, mais leur économie plus pauvre et leur sous-urbanisation ne leur ont pas permis de jouer ce rôle. J'ai entendu des bretonnants « naïfs » prétendre que de Paimpol à Douarnenez on parle le « même » breton et que de Guingamp à Rosporden tout le monde se comprenait bien – démonstration de la réalité de cette zone carhaisienne définie par le chanoine Falc'hun. Il est frappant que les formes de la zone centrale s'entendent aux émissions bretonnes assez couramment – indice de la vitalité supérieure de ces variétés du breton et de leur importance dans le

patrimoine chanté ? Ou bien volonté de prendre ses distances avec le cléricalisme traditionnel du Léon ?

- 27 Le breton livresque du ^{xx}e siècle n'a plus la justification pratique d'un public inaccessible par d'autres moyens. Il a deux motivations essentielles, souvent étroitement associées : il réalise des ambitions artistiques personnelles ou bien il exprime un particularisme breton. La revue *Gwalarn* fut lancée par Roparz Hemon en 1925 dans le but précis de produire une littérature en langue bretonne digne d'une intelligentsia nationale qui restait à créer. Le breton à utiliser devait être rigoureusement unifié et purgé de mots français. Roparz Hemon, ainsi que de très nombreux écrivains actuels, n'était pas bretonnant maternel et sa pratique du breton a dû être très massivement dominée par l'écrit.
- 28 Le bretonnant maternel moyen considère qu'il existe un « vrai » breton, souvent localisé vaguement dans le Finistère, parfois très précisément à Saint-Pol-de-Léon, dont les natifs sont très fiers de cette supériorité. Le breton livresque normatif n'a guère de prise sur lui, bien qu'il suscite un respect de principe, souvent crispé. Ce qui agace, c'est surtout le fait qu'il ne le comprend pas bien et il n'a pas suffisamment confiance en son usage personnel pour en faire une critique raisonnée. Ce breton se manifeste souvent, en fait, avec une phonologie toute française dont la prosodie est particulièrement déroutante. La syntaxe et la sémantique sont aussi francisées, surtout par restriction aux seules structures qui ressemblent à celles du français. L'emploi des formes verbales est particulièrement touché : il y a une tendance à utiliser excessivement les formes analytiques à sujet préposé et à perdre complètement l'opposition entre l'habituel et le progressif, qui est tout aussi obligatoire qu'en anglais. Le tout est souvent noyé dans une accumulation excessive de lexèmes puristes, dont certains auraient été parfaitement acceptables introduits individuellement à petites doses. Cette variété du breton est cultivée par une minorité, petite mais très active. Langue d'adoption chez la plupart, elle se transmet maternellement à un certain nombre d'enfants et connaît une expansion modeste. Les bretonnants maternels traditionnels ont cessé très majoritairement de transmettre la langue à leurs enfants depuis plus de quarante ans et sont en régression constante. Ceux d'entre eux qui participent à des activités associatives de langue bretonne sont amenés à fréquenter, de plus en plus, des néo-bretonnants, dont ils peuvent adopter l'usage. Il faut dire que, parmi ces néo-bretonnants, il y a un courant qui cherche à s'intégrer à une variété traditionnelle existante, plutôt qu'à un breton idéal.
- 29 D'une façon, certains activistes bretonnants, par leur mépris du breton traditionnel, le dévalorisent peut-être autant que les non-activistes qui l'abandonnent. S'ils s'acharnent à le perfectionner, c'est qu'il est encore imparfait. Le modèle français, bien connu de tout bretonnant, joue un rôle prépondérant, mais souvent inavoué, plus souvent encore méconnu. Il y a ensuite le modèle gallois, qui attire par sa celtitude – cette langue sœur n'est-elle pas la plus apte à tenir lieu de langue classique de référence ? C'est une langue que beaucoup de bretonnants qui en ont conscience idéalisent, d'abord à cause de sa tradition littéraire respectable, moderne aussi bien que médiévale ; ensuite à cause de son relatif dynamisme socio-culturel. Dans le monde des activistes bretonnants il est de bon ton de savoir le gallois, bien qu'il n'y ait qu'une minorité qui la manie correctement – dans certains cas, sans doute, mieux que le breton. On suppose que le gallois est une langue plus « pure » que le breton, qui a conservé un lexique plus celtique. Il est vrai que, vu l'importance de son corpus

littéraire, et vu la francisation lexicale du breton du x^e au xv^e siècle (tout à fait comparable à celle de l'anglais), le gallois a conservé plus de mots celtiques. Dans l'usage oral actuel, cependant, et même dans la langue écrite, les mots d'origine anglaise sont nombreux. La fréquence des mots français en breton suscite des observations puristes dès le xviii^e siècle, qui s'organisent en doctrine au xix^e. Ce courant s'affirme de plus en plus au xx^e siècle avec Vallée, Leroux (Meven Mordiern) et Roparz Hemon. L'école la plus extrémiste, SADED/Preder va encore plus loin et produit des textes dont un breton « moderne » (plutôt « futuriste ») qui sont à la limite de la compréhension, même pour la plupart des pratiquants d'un purisme normalisant. Ils s'adressent à des initiés plutôt qu'à un public. Ce groupe, il est vrai a déjà déclaré le breton traditionnel langue morte, le traitant de *créole* ou de *britto-roman*. Ses membres cherchent, cependant, des éléments « utiles » dans ces « débris » du breton que représentent pour eux les vernaculaires actuels, autrement leur position ressemble de façon remarquable à celle de ceux qui se sont donné la tâche de ressusciter le cornique – avec un certain succès, d'ailleurs.

Conclusion

- 30 Bien qu'une classification générale ait tendance à placer le gallois et le breton dans une même catégorie, surtout lorsqu'il s'agit de les comparer à l'anglais, ce qui me frappe, en tant qu'utilisateur habituel de ces langues préoccupé de leur sort, ce sont des différences dans leur situation socio-culturelle. Ce sont deux langues socialement minorisées depuis longtemps, minoritaires dans les zones où elles dominaient au xix^e siècle, parlées presque exclusivement par des bilingues qui, dans de nombreux cas, connaissent mieux la langue dominante et l'utilisent plus souvent. Par conséquent, ce sont des langues peu sécurisantes, dont les locuteurs, cependant, exigent des apprentis un niveau de maîtrise très élevé avant d'accepter de leur parler dans la langue dominée. De l'autre côté la relation entre le parlé et l'écrit, la pratique publique, la capacité de survivre à l'urbanisation et à l'embourgeoisement, le rôle de la religion, le comportement des intellectuels, révèle beaucoup de différences, parfois de degré seulement, parfois de nature.
- 31 Il me semble que les langues sont en fait aussi individualisées que les locuteurs qui les utilisent et que toute tentative de généralisation risque de perdre de vue cette individualité. En même temps, je reconnais l'existence de principes communs et l'utilité de la généralisation, qui constitue souvent le seul moyen de réduire à un certain ordre un très grand corpus d'informations. C'est un instrument d'orientation générale comparable aux cartes à petite échelle – d'ailleurs il est tout aussi important de tenir compte de ce phénomène d'échelle en déchiffrant une généralisation, qu'en déchiffrant une carte de géographie. La généralisation, de par sa nature, est menteuse mais ses menteries sont utiles, fructueuses même, tant qu'on n'oublie pas qu'elles sont une distorsion de la réalité, et tant qu'on n'en fait pas un usage malhonnête. La généralisation écarte volontairement une somme importante de faits, en principe après un long processus de triage et de réflexion. Il faut toujours garder à l'esprit le statut – provisoire d'une généralisation et insister sur l'importance d'un va-et-vient continu entre elle et les observations minutieuses qu'elle est censée résumer.
- 32 La validité d'une généralisation dépend en fin de compte de la qualité des observations faites sur le terrain. L'observateur interne se recommande par sa connaissance intime

de la situation dans sa propre communauté mais il faudrait qu'il soit à même de se libérer des perspectives auxquelles il est conditionné depuis son enfance, perspectives qui ne sont pas forcément assez nettement dessinées pour qu'elles méritent l'étiquette de préjugés – au sens le plus courant de ce mot. L'observateur externe se recommande par une neutralité supposée, mais porte toujours en lui ses propres perspectives, et peut très bien manquer de remarquer certaines distinctions fines dont l'observateur interne aura un entendement intuitif. Par recoupements, on peut arriver à une synthèse respectable, peut-être même fiable, sans jamais pourtant vraiment apprécier son degré d'approximation. Il reste finalement le problème majeur, incontournable dans toutes les sciences humaines : les traits analysés, sont rarement isolables de nature et n'ont que très exceptionnellement une précision qu'on peut réduire à des termes mathématiques. Même les méthodologues les plus habiles doivent se contenter de s'exprimer dans un langage largement métaphorique.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURHIS R. Y. et GILES H., « The language of intergroup distinctiveness », dans H. Giles (éd.), *Language, Ethnicity and Intergroup Relations*, London, Academic Press, 1977, p. 35-119.
- CALVET L.-J., *L'Europe et ses langues*, Paris, Plon, 1993.
- DAVIES C., « Cymraeg Byw », dans M. J. Ball, *The Use of Welsh*, Clevedon/Philadelphia, Multilingual Matters, 1993, p. 10-200.
- GILES H., « Social meanings of Welsh English », dans N. Coupland, *English in Wales*, Clevedon/Philadelphia, Multilingual Matters, 1990, p. 82-258.
- GILES H. *et al.*, « The social meaning of RP: an intergenerational perspective », dans S. Ramsaran, *Studies in the Pronunciation of English in Honour of Professor A. C. Gimson*, London, Routledge, 1990, p. 191-211.
- GIMSON A. C., « The RP Accent », dans P. Trudgill (éd.), *Language in the British Isles*, Cambridge, U.P., 1984, p. 45-54.
- GRILLO R. D., *Dominant Languages: Language and Hierarchy in Britain and France*, Cambridge, U.P., 1989.
- HEWITT S., *The Degree of Acceptability of Modern Literary Breton to Native Breton Speakers*, Cambridge, mémoire inédit, 1977.
- HUMPHREYS H. LL., *La Langue galloise : une présentation*, Brest, 1979-1980, (*Studi* n° 13, 14).
- HUMPHREYS H. LL., « The Breton language » dans G. Price (éd.), *The Celtic Connection*, Gerrards Cross, Smythe, 1992, p. 75-245.
- HUMPHREYS H. LL., « The Breton language: its present position and historical background », dans M. J. Ball (éd.), *The Celtic Languages*, London, Routledge, 1993.
- JONES B. M., *Ar Lafar ac ar Bapur*, Aberystwyth, Astudiaethau Addysg, 1993.

- JONES D. G., « Literary Welsh », dans M. J. Ball, *The Use of Welsh*, Clevedon/Philadelphia, Multilingual Matters, 1988, p. 71-125.
- KNOWLES G. O., « The nature of phonological variables in Scouse », dans P. Trudgill (éd.), *Sociolinguistic Patterns in British English*, London, Arnold, 1978, p. 80-90.
- LE DÙ J. et LE BERRE Y., « Contacts de langues en Bretagne », *Travaux du Cercle linguistique de Nice*, 1987, n° 9, p. 11-33.
- LE DÙ J. et LE BERRE Y., « La créativité lexicale en breton », *Cahiers de l'ERLA*, 1989, n° 2, p. 71-89.
- O'DONNELL W. R. et TODD L., *Variety in Contemporary English*, London, Routledge, 1992.
- RAMSARAN S., « RP: Fact and fiction », dans *Studies in the Pronunciation of English in Honour of Professor A. C. Gimson*, London, Routledge, 1990, p. 90-178.
- TRUDGILL P., « Standard English in England », dans *Language in the British Isles*, Cambridge, 1984, p. 32-44.
- WELLS J. C., *Accents of English*, 3 vol., Cambridge, 1982.
- WHITCUT J., « English, my English? », dans S. Greenbaum (éd.), *The English Language Today*, Oxford, Pergamon, 1985, p. 65-159.

RÉSUMÉS

J'entends, dans cet article, présenter, de façon plus impressionniste que systématique, quelques aspects sociaux des trois communautés linguistiques avec lesquelles j'ai les liens affectifs les plus profonds. Galloisant maternel né, et élevé principalement dans le milieu anglophone de la banlieue de Liverpool, mon mariage m'a assuré une certaine intégration à la communauté bretonnante traditionnelle du Poher. Après avoir rappelé la situation actuelle de ces langues et les faits marquants de leur passé, je passerai en revue quelques phénomènes linguistiques particulièrement significatifs.

In this article I intend to present, in a more impressionistic than systematic way, some social aspects of the three linguistic communities with which I have the deepest emotional ties. Born a Welshman on my mother's side, and brought up mainly in the English-speaking environment of the Liverpool suburbs, my marriage has ensured a certain integration into the traditional Breton community of Poher. After recalling the present situation of these languages and the highlights of their past, I will review some particularly significant linguistic phenomena.

INDEX

Keywords : badume-standard-norm (conference), linguistic variation, Welsh (language), Breton (language), English (language), standard, sociolinguistics

Mots-clés : badume-standard-norme (colloque), variation linguistique, gallois (langue), breton (langue), anglais (langue), standard, sociolinguistique

AUTEUR

HUMPHREY LLOYD HUMPHREYS

Université de Lampeter (Pays de Galles)